ils rencontrent la faim et la soif. Après avoir saccagé deux cités musulmanes de la Phrygie, ils pénètrent dans la Caramanie et arrivent à Erecli, où naguère avaient succombé les compagnons du comte de Nevers. L'armée de Guillaume de Poitou fut attaquée aux alentours d'Erecli, près d'une rivière : les flèches aiguës et l'épée dévorante amoncelèrent les cadavres des chrétiens sur les bords de cette rivière et dans les campagnes voisines. Le comte de Poitou, fuyant dans les montagnes avec un seul écuyer, se réfugia d'abord dans une place voisine de Tarse, et se rendit ensuite à Antioche. Hugues, comte de Vermandois, alla mourir de ses blessures à Tarse; le duc de Bavière put échapper à la poursuite des vainqueurs; la destinée de la comtesse Ida ne fut point connue des contemporains.

Ainsi, dans le même temps, trois armées, trois grandes troupes d'hommes passent d'Europe en Asie, et s'abîment dans des contrées inconnues comme dans un sépulcre ouvert. Leur multitude était au moins égale à celle des premiers croisés, et pourtant ces légions nouvelles furent anéanties par ces mêmes Turcs que les compagnons de Godefroy avaient vaincus à Nicée, à Dorylée, à Antioche. La politique d'Alexis fut accusée d'avoir provoqué ces effroyables défaites. Ce qu'il y a de plus vrai peut-être, c'est que les chefs et les soldats tombèrent victimes de leur imprévoyance et de leur indiscipline.

Il y eut des pèlerins qui, dans leur désastreuse fuite à travers l'Asie Mineure, durent leur salut aux chrétiens du pays. Au printemps de 1103, dix mille croisés, débris de trois armées, se trouvèrent réunis à Antioche; ils eurent la joie d'aller accomplir leur vœu sur le divin tombeau, ayant à leur tête ceux de leurs chefs qui avaient survécu à cette grande destruction. Après avoir célébré les fêtes de Pâques à Jérusalem, les uns reprirent le chemin de l'Europe, les autres retournèrent en Palestine pour défendre le royaume fondé par l'épée des Latins. Le duc de Bourgogne, le comte de Blois, Herpin de Bourges et le duc de Bavière ne revirent point leur patrie.

Arrêtons-nous ici pour essayer une courte appréciation de tout ce qui précède. La première croisade, et l'ébranlement de 1101, qui en fut la suite, enlevèrent à l'Europe plus d'un million d'hommes. Les expéditions de la croix nous présentent deux religions armées l'une contre l'autre; voilà pourquoi il y eut tant d'ardeur et de haine entre les deux partis : les guerres de religion sont toujours les plus difficiles et les plus meurtrières. La première croisade offre de merveilleux

exploits; la vieille France y a conquis de la gloire, et les souvenirs de la bravoure sont toujours précieux pour la patrie. La terreur des armes chrétiennes arrêta les nations musulmanes prêtes à déborder sur l'Occident; la capitale de l'empire grec, menacée par les Sarrasins, fut défendue par les croisés; la barbarie se trouva ainsi refoulée au cœur de l'Asie. La croisade profita à la situation intérieure de l'Europe; les guerres particulières et les fléaux de l'anarchie féodale cessèrent. Toutes les haines se confondirent dans une seule, la haine contre les ennemis du christianisme. Il y avait dans cette disposition universelle de grands éléments de paix et de civilisation.

La première croisade révéla l'Orient à l'Occident, et cette rencontre de deux sociétés qui ne s'étaient jamais connues dut naturellement donner quelque élan à l'intelligence européenne. Ce vaste mouvement fut avantageux à la navigation et au commerce. Les vaisseaux de la chrétienté fréquentèrent beaucoup plus la Méditerranée; les Pisans et les Génois retirèrent des avantages de la fondation du royaume de Jérusalem. L'or et l'argent circulèrent d'Europe en Asie, et l'Occident parut un peu plus riche, parce que l'or et l'argent furent répandus un peu partout. On ne peut pas dire que la première croisade ait donné quelque chose en Europe sous le rapport des sciences, des lettres et des arts; les premières relations de la chrétienté et de l'islamisme se réduisirent à des projets d'extermination. La croisade fut un premier coup porté à la féodalité; à leur retour d'Asie, plusieurs princes remplacèrent de tyranniques abus par de sages règlements. L'expédition sainte amena l'affranchissement de beaucoup de serfs. Plusieurs grands vassaux de la couronne trouvèrent leur ruine ou la mort sous les drapeaux de la guerre sainte; ce fut un commencement de décadence pour la puissance féodale, et cette décadence ajoutait à la force et à l'indépendance de la royauté. Tels furent le caractère et les résultats de la première guerre sainte.

CHAPITRE IX

RÈGNES DE GODEFROY ET DE BAUDOUIN Ier
(DE 1099 A 1118)

La ville de Jérusalem et une vingtaine de cités ou bourgs du voisinage composaient tout le royaume qui venait d'être confié à Godefroy; plusieurs des places soumises aux bannières latines se trouvaient séparées les unes des autres par des places où flottaient encore des bannières musulmanes. Pour que les pèlerins s'attachassent à cette nouvelle patrie que leur donnait le sort des armes, on joignit à l'attrait des lieux saints l'intérêt de la propriété. Le séjour d'un an et un jour dans une maison ou sur une terre cultivée devenait un titre de légitime possession. Une absence de la même durée anéantissait tous les droits du possesseur. Rien n'est plus remarquable que l'état de ce royaume de Jérusalem ayant pour toute défense deux à trois cents chevaliers, environné de forces ennemies qui auraient pu l'abattre d'un seul coup, et s'élevant paisiblement par le seul effet de la terreur des armes chrétiennes.

Godefroy songea à reculer les limites du royaume. Tancrède soumit Tibériade et plusieurs autres places de la Galilée; il en obtint la possession : plus tard ce pays devint une principauté. De son côté, le roi de Jérusalem imposait des tributs aux émirs de Césarée, de Ptolémaïs, d'Ascalon, et domptait les Arabes de la rive gauche du Jourdain. La ville d'Arsur avait aussi reconnu la domination des chrétiens; cette

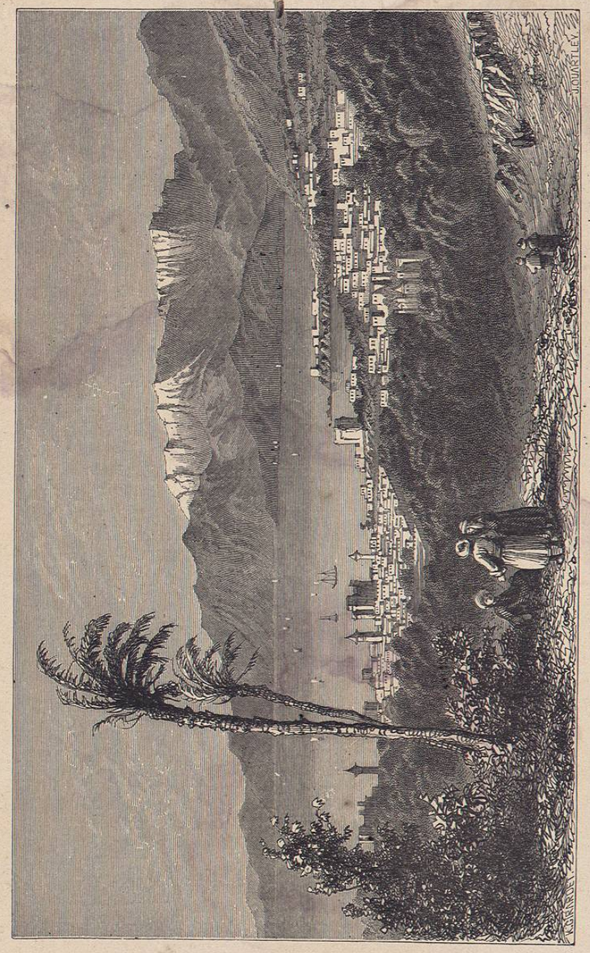
place ayant refusé le tribut imposé, Godefroy en fit le siège. On lui opposa un moyen de défense auquel il était loin de songer. Gérard d'Avesnes, qui avait été donné en otage aux habitants d'Arsur, fut attaché à la pointe d'un mât, de manière à recevoir les coups des assiégeants. Le malheureux chevalier supplie Godefroy d'abandonner le siège pour lui sauver les jours; le roi de Jérusalem exhorte Gérard d'Avesnes à se résigner à la mort pour le salut de ses frères et la gloire de Jésus-Christ. Les chrétiens attaquent vivement Arsur; leurs tours et leurs machines sont consumées par le feu grégeois des musulmans. Godefroy fut forcé de s'éloigner d'Arsur, déplorant l'inutile trépas de son brave compagnon. Mais Gérard n'avait point péri. Touchés de sa constance héroïque, les assiégés l'avaient détaché du mât et préservé de la mort. Le chevalier rentra à Jérusalem au milieu de la surprise et de la joie des Latins, qui l'invoquaient déjà comme un martyr. En récompense de son dévouement, il obtint le château de Saint-Abraham, situé dans les montagnes de la Judée. Durant le siège d'Arsur, Godefroy, visité par les émirs de Samarie, les avait reçus humblement assis sur un sac de paille; à leur prière, il avait abattu d'un seul coup de son épée la tête d'un chameau. Il y avait là de quoi frapper vivement les imaginations orientales.

A l'approche des fêtes de Noël, une troupe de pèlerins arriva pour visiter les saints lieux; la plupart de ces pèlerins étaient des Pisans et des Génois, conduits par l'évêque Duriano et Daimbert, archevêque de Pise; celui-ci, venu à Jérusalem en qualité de légat apostolique, réussit à se faire nommer patriarche à la place d'Arnould. Il suscita des querelles à Godefroy, demandant, au nom de l'Église, la souveraineté de Jérusalem et de Jaffa. Bohémond, prince d'Antioche, Baudouin, comte d'Édesse, Raymond de Toulouse étaient venus à la ville sainte avec les pèlerins d'Italie. Bohémond et Baudouin consentirent, comme Godefroy lui-même, à recevoir du souverain pontife l'investiture des États conquis par leurs armes.

Le royaume de Jérusalem, né de la victoire, livré aux ambitions intérieures, aux exigences passionnées, soumis à de constants et inévitables changements dans les propriétés, habité par des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays, traversé sans cesse par des pèlerins, dont quelques-uns étaient de grands pécheurs qui n'étaient pas encore arrivés à l'amour du bien; ce royaume naissant, où régnait encore le désordre de la conquête, avait besoin d'une législation qui lui donnât des formes stables et régulières. La sagesse

de Godefroy voulut y pourvoir. La présence des princes latins à Jérusalem lui parut une heureuse occasion pour entreprendre l'exécution de ses salutaires projets. Au jour marqué, une assemblée solennelle fut convoquée dans le palais de Godefroy sur le mont Sion : les princes, les barons, les hommes les plus éclairés et les plus pieux rédigèrent un code qui fut déposé dans l'église du Saint-Sépulcre, et qui reçut le nom d'Assises de Jérusalem. Les devoirs réciproques du roi, des seigneurs et des sujets furent réglés et déterminés. Ceux qui portaient les armes occupèrent seuls l'attention des législateurs; la guerre était la grande affaire de ce royaume. Il fut à peine question des vilains, des cultivateurs, des prisonniers; on ne les regardait que comme une propriété. La valeur d'un faucon et d'un esclave était la même; on estimait deux fois plus un cheval de bataille qu'un paysan ou un captif. Ce fut la religion seule qui se chargea de protéger cette classe malheureuse. Trois cours furent instituées, de manière à placer tous les citoyens du royaume sous le jugement de leurs pairs. Les Assises de Jérusalem offrent des traces de la grossièreté des vieux âges; mais on y remarque beaucoup de règlements qui révèlent une haute sagesse de la part des législateurs. Cette législation, qui dura plus longtemps que le royaume latin, fut à la fois un bienfait pour la terre sainte et un modèle d'institutions pour l'Occident encore barbare.

D'utiles exploits vers le Jourdain avaient augmenté la renommée de Godefroy; le roi de Jérusalem s'occupait de conquérir les places de la Palestine restées au pouvoir de l'islamisme, lorsque le trépas vint l'enlever à l'amour et aux espérances du peuple chrétien. Il mourut en recommandant aux compagnons de ses victoires l'honneur de la croix et les intérêts du royaume. Les restes de Godefroy furent déposés, auprès du Calvaire, dans l'église de la Résurrection. Le libérateur du saint sépulcre eut la gloire d'avoir sa tombe à côté de celle de son Dieu. Godefroy fut un grand capitaine. Si la mort ne l'eût pas fait descendre sitôt du trône de David, l'histoire aurait pu le compter au nombre des grands rois. Il réunissait en lui la triple puissance du glaive, de la sagesse et de la vertu. Les annales de nos temps héroïques n'offrent aucun nom plus glorieux que celui de Godefroy. Nous avons eu l'honneur de porter la main sur son épée, conservée aujourd'hui encore dans l'église du Saint-Sépulcre, et ce souvenir nous charme pendant que nous repassons ici la noble destinée du premier roi latin de Jérusalem.



Bérythe (Beyrouth).